

triviales de l'art, et tomber même dans le cynisme servile, en flattant les goûts d'une grossière populace : on a vu que deux des plus importants auteurs de Rome ont tenu d'abord école ouverte, avant de se mettre à versifier. Tandis qu'en Grèce, la philologie avait pris son essor après la floraison de l'art national, et n'avait plus expérimenté que sur un cadavre; chez les Latins, au contraire, la grammaire est née en même temps que la littérature, s'avancant avec elle, et la main dans la main, comme il se fait aujourd'hui dans les travaux des « *Missions étrangères*. » A considérer sans parti pris toute cette littérature *hellénistique* du VI^e siècle, toute cette poésie d'artisans, sans germe original, ces imitations constantes des genres amoindris de l'art étranger, ce répertoire traduit, ces épopées hybrides, on se sent tenté de les condamner comme autant de symptômes maladifs d'un siècle de décadence. — Et néanmoins, pour exacte qu'elle soit, cette sentence serait injuste à plus d'un égard. Qu'on se dise bien que cette littérature toute faite a été apportée à un peuple sans poésie nationale dans le passé, condamné à n'en avoir jamais dans l'avenir! L'antiquité n'a pas connu la poésie *subjective* et individuelle des temps modernes. Toute son activité créatrice se place dans les temps mystérieux où la nationalité se cherche parmi les inquiétudes et l'ivresse de son premier essor! Je ne veux rien rabattre de la grandeur des poètes épiques et tragiques de la Grèce; mais leurs chants ne sont autres pourtant que la mise en récit des antiques légendes des dieux-hommes et des hommes-dieux. Or, dans le *Latium*, vous ne rencontrerez pas les matériaux des hymnes primitifs. Là où le Panthéon n'est point peuplé de formes palpables, où la légende est nulle, les fruits d'or de la poésie ne peuvent librement éclore. D'un autre côté, et c'est la circonstance la plus décisive, le progrès intime et intellectuel et le développement extérieur

et purement politique ayant marché du même pas en Italie, il n'était déjà plus possible de maintenir intacte la nationalité originale de la vieille Rome, et de défendre contre l'hellénisme envahisseur une société jadis réfractaire aux raffinements d'une culture plus haute et plus personnelle. Quoi qu'il en soit, il faut reconnaître la nécessité de cette propagande révolutionnaire, antinationale de la Grèce. Elle seule avait le don d'amener la fusion morale des peuples; et dans le domaine de la poésie comme dans celui de l'histoire, c'est par elle que se justifie, et dans l'esprit et dans la forme, cette littérature romaine du VI^e siècle. S'il n'en est point sorti d'œuvre vraiment neuve et pure d'alliage, du moins par elle les horizons intellectuels de la Hellade se sont étendus jusque sur l'Italie. Considérée dans ses aspects purement extérieurs, la poésie des Grecs suppose chez ses auditeurs une certaine somme de connaissances positives. Chez le poète antique vous ne trouvez rien qui tende ou ressemble à cette concentration réfléchie et exclusive de la pensée, l'un des traits les plus essentiels du drame de *Shakespeare*, par exemple. Pour qui n'est pas versé dans la connaissance des cycles mythiques de la Grèce, les chants des *rhapsodes* et des premiers tragiques se déroulant sur une toile sans arrière-plans, demeureraient intelligibles à la masse. Les comédies Plautines, entre autres, nous font voir que le public de Rome savait par cœur les fables homériques, et la légende d'Hercule; et que les traits principaux des autres mythes ne lui étaient point inconnus¹. Très-probablement les écoles

¹ Du cycle d'Hercule, nous voyons apparaître même les personnages secondaires, *Talthybius*, par exemple (*Stichus*, 303), *Autolycus* (*Bacch.*, 273), *Parthaon* (*Menechm.*, 743). De même, et quant aux faits principaux du moins, la foule à Rome avait entendu conter les légendes de Thèbes et des Argonautes, celles de *Bellérophon* (*Bacch.*, 810), de *Peuthés* (*Mercat.*, 467), de *Procné* et *Philomèle* (*Rud.*, 604), de *Sapho* et de *Phaon* (*Mil.*, 1247).

et le théâtre avaient commencé son éducation, en le préparant à comprendre les grandes œuvres poétiques de la Grèce. Mais l'enseignement direct et profond est venu de l'apport dans Rome de la langue et du vers helléniques : les meilleurs critiques anciens s'empressent d'en faire l'aveu.

Lorsque « la Grèce vaincue eut subjugué son farouche » vainqueur, et importé l'art dans l'agreste Latium¹, elle triompha surtout en mettant à la place d'un idiome indiscipliné une langue admirablement noble et assouplie, en faisant succéder d'autres mètres au mètre monotone et haché du vers saturnien. Alors, le trimètre facile, l'hexamètre superbe, le tétramètre puissant, l'anapeste joyeux, tous les rythmes lyriques artistement entrelacés et adaptés à la langue nationale vinrent frapper à plein son les oreilles latines. La langue du vers est la clef du monde idéal de la poésie : la mesure est la clef de la sensation poétique. Que si l'épithète est muette pour vous, si la métaphore vivante est lettre morte, si les dactyles et les iambes et leur mouvement cadencé ne vous font pas tressaillir, ce n'est pas pour vous qu'Homère et Sophocle ont chanté. Mais on dira peut-être que le sentiment de la poésie et du rythme procède de lui-même. Oui, la nature a mis le sens de l'idéal au fond de nos poitrines : mais pour fleurir, il lui faut le rayon d'un soleil favorable. Or, chez les Latins particulièrement, chez ce peuple peu ouvert à la poésie, il a fallu la culture d'une main étrangère. Qu'on ne dise pas non plus que la langue des Grecs, que leur littérature, déjà vulgarisées, auraient dû suffire à ce public romain, s'il avait pu sentir ! Comme si le charme mystérieux de la langue, comme si ce

¹ [Græcia capta ferum victorem cepit, et artes
Intulit agresti Latio...

(Horat., Epist. 2, 1, 156.)]

charme qui se double par la parole poétique et le rythme, ne s'évanouissait aussitôt sous l'idiome savant ; comme s'il pouvait s'éveiller autrement qu'au bruit de la langue nationale ! Plaçons-nous à ce point de vue, et nous serons plus justes appréciateurs de la littérature hellénistique, et de la poésie romaine au VI^e siècle. Elles ont importé le radicalisme d'Euripide en Italie : elles ont changé les dieux en des mortels qui ne sont plus, en des abstractions sans corps ! A côté de la Grèce dénationalisée, elles ont dénationalisé le Latium ! Par elles, les idiotismes populaires, si je puis dire, se sont perdus dans les conceptions problématiques de la civilisation universelle ! Qu'importe ! bon gré mal gré, ces tendances se rencontrent partout ; et il y aurait grossière erreur à nier la loi de leur nécessité historique. J'accorde, d'ailleurs, qu'ici même la poésie romaine s'est montrée défectueuse : qu'on m'accorde du moins que ses lacunes et ses défauts s'expliquent et s'excusent. Sous une forme relativement parfaite, elle recouvre un fond de peu de valeur, souvent même un fatras qui jure avec elle : mais c'est qu'aussi son véritable intérêt est tout extérieur, il tient à la langue et au vers. Triste chose assurément que cette poésie dans la main de pédants d'école et d'étrangers, que ces traductions ou imitations, œuvres d'esclaves : mais dès qu'il s'agissait de jeter un pont entre la Grèce et le Latium, Livius et Ennius, il convient de le reconnaître, ont exercé une sorte de pontificat artistique, et la littérature traduite devenait le plus simple et le plus commode moyen d'arriver au but. Triste chose encore que cet art romain allant chercher ses modèles parmi les œuvres usées et médiocres de l'art grec ; et pourtant sa tendance est conforme à son objet. Nul ne songe à mettre Euripide à côté d'Homère : Euripide et Ménandre, historiquement parlant, ont écrit la Bible de l'hellénisme cosmopolite, comme l'Illiade et l'Odyssée sont la Bible de

l'hellénisme national ; et les représentants des premiers avaient tout d'abord mission d'introduire leur public dans la région littéraire. Peut-être aussi qu'ils cédaient instinctivement au sentiment de leur infériorité poétique. Peut-être qu'ils s'en tenaient à Euripide et à Ménandre, faute de pouvoir atteindre aux hauteurs de Sophocle ou même d'Aristophane. La vraie poésie est essentiellement indigène, et s'acclimate difficilement quand elle est transplantée : l'esprit et l'intelligence, au contraire, ces dons suprêmes du génie d'Euripide et de Ménandre, sont volontiers de tous les pays. Sachons gré aux poètes du VI^e siècle de ne s'être point asservis à la littérature grecque du jour, à l'*Alexandrinisme*, ainsi qu'on l'appelait, et d'avoir voulu remonter jusqu'aux siècles classiques, tout en n'y choisissant pas les plus riches et les plus purs modèles. Si nombreux que fussent leurs remaniements contraires à la vérité, et leurs contre-sens artistiques, ils commettaient un péché pareil à ceux commis contre l'Évangile par ces missionnaires que les circonstances locales condamnent à mêler de pieux mensonges à la pureté de leur enseignement. L'histoire et l'art commandent le pardon envers les anciens écrivains latins : ils ont eu la foi inséparable de l'esprit de propagande ! Qu'on juge de la mission d'Ennius autrement qu'Ennius ne l'a fait lui-même, soit ! Mais si vous concédez qu'en matière de foi le point principal n'est point tant ce que l'on croit, que comment l'on doit croire, vous ne refuserez ni votre assentiment ni votre admiration aux poètes du VI^e siècle. Un sentiment vif et profond de la littérature universelle de la Grèce, un saint désir d'acclimater l'arbre merveilleux sur un sol étranger, voilà l'idée, le souffle qui pénètre leur œuvre tout entière, et qui s'allie singulièrement avec les émotions exaltées d'une grande époque ! Plus tard, un hellénisme mieux éclairé ne leur jettera plus qu'un

regard dédaigneux : il aura tort ! Et les poètes postérieurs leur rendraient meilleure justice, si, en faisant la part de leurs imperfections nécessaires, ils admiraient comment ils ont su se maintenir en communion intime avec la poésie des Hellènes ; et comment, mieux que leurs disciples superbes et plus érudits, ils se sont placés peut-être sur les sommets voisins de l'art vrai. Dans leur zèle d'imitation téméraire, dans leurs rythmes sonores, et jusque dans les exagérations de leur jactance, il y a je ne sais quelle puissance grandiose, qui ne sera jamais dépassée aux autres époques de la littérature latine ; et sans vouloir s'aveugler sur leurs faiblesses, on ne leur défendra pas de se vanter dans leur fierté enthousiaste d'avoir « versé aux mortels les vers enflammés coulant de leurs poitrines ! » (p. 243)

De même que la littérature helléniste de ces temps est l'esclave de ses propres tendances, de même aussi l'école nationale opposante subit, quoiqu'elle en ait, la réaction d'influences venues de la Grèce. La première ne voulait ni plus ni moins que détruire la nationalité latine, sous couleur d'une poésie parlant latin, grecque au fond et dans la forme ! Les Romains purs, en repoussant l'hellénisme, s'efforcèrent aussi de repousser loin d'eux la littérature des Hellènes. Ils la mirent au ban de leur opinion. Il se passa dans Rome au temps de Caton un phénomène tout semblable à l'accueil réservé au christianisme durant l'ère des Césars. Les poètes du VI^e siècle, comme feront les chrétiens plus tard, recrutent leurs prosélytes dans le monde des affranchis et des étrangers : mais la noblesse et le gouvernement voient en eux de dangereux ennemis, comme un jour ils s'effrayeront de l'invasion du christianisme : les mêmes motifs qui dicteront aux magistrats la sentence de mort contre les apôtres et les évêques, commandent à l'aristocratie du VI^e siècle de refouler Plaute et

L'opposition nationale.

Ennius dans les bas-fonds de la plèbe. C'est Caton encore qui marche au premier rang dans cette campagne patriotique contre l'étranger. Pour lui, les lettrés, les médecins grecs ne sont que l'écume empoisonnée du peuple corrompu de la Hellade¹. Il traite tous ces « *baladins* » de Rome du haut de son inexprimable mépris. (II, p. 294). On l'en a souvent et durement blâmé, lui et tous ceux de son opinion : l'expression chagrine de sa mauvaises humeur témoigne, dit-on, d'un esprit absolu et borné tout ensemble ! Que si pourtant on veut peser impartialement ses raisons, on reconnaîtra qu'il était au fond dans le vrai, et que l'opposition nationale, une fois sur cette pente, était fatalement conduite à dépasser les limites d'une insuffisante défensive. Quand l'un de ses contemporains plus jeunes, que sa manie déplorable d'imitation avait fait la risée des Grecs eux-mêmes, quand *Aulus Postumius Albinus*, charpentant de ridicules vers en langue grecque, s'en allait demandant pardon de son mauvais style dans la préface de je ne sais quel livre historique, et disait : « *je ne suis qu'un Romain!* » franchement, le vieux Caton n'était-il pas en droit de lui répondre qu'il y avait sottise à se mêler d'une besogne à laquelle il ne comprenait rien ? Est-ce que par hasard, à tenir, il y a deux mille ans, fabrique de comédies traduites, à faire métier de louer des héros payant leur propre éloge d'un

¹ « De ces Grecs, Marcus, mon fils, je dirai en son lieu ce que j'en ai tiré de profit à Athènes; je prouverai qu'il est bon de jeter les yeux sur leurs livres, mais non d'en faire son étude. Race vicieuse et indisciplinable [*nequissimum et indocile genus illorum*]! Crois-moi comme si tu entendais parler l'oracle! Le jour où elle nous donnera ses arts, tout sera perdu! Et ce sera pis encore, si elle nous envoie ses médecins! Ils ont juré entre eux de tuer tous les *Barbares* avec leurs médecines, et c'est ce qu'ils font, demandant salaire pour qu'on se fie à eux, et qu'ils aient plus facile de nous détruire. Nous aussi, ils nous appellent des *Barbares*. Entre tous les autres *Opiques*, ils nous souillent des plus grossières appellations. Je t'ai donc interdit les médecins! » V. ce texte curieux dans Plin., *Hist. nat.*, xxix, 7.]

morceau de pain et d'un dédaigneux patronage, la carrière était plus honorable qu'elle ne le serait de nos jours ? Et Caton encore était-il si coupable, quand il reprochait à *Nobilior*, d'avoir pris avec lui pour chanter ses futurs exploits, et d'avoir emmené à Ambracie, le poète Ennius, lequel, d'ailleurs, célébrait dans ses vers tous les grands Romains sans acception de personne, ou accablait le *Censeur* lui-même de ses patriotiques éloges ? Et ces Grecs qu'il avait si bien appris à connaître à Rome et à Athènes, Caton n'avait-il pas juste cause de les appeler « *une tourbe misérable et incorrigible?* » Non, sa haine contre les tendances du jour, contre cet hellénisme abâtardi n'avait rien que de mérité. Jamais, qu'on le sache, il n'a blasphémé contre la civilisation et les influences vraiment morales de la Grèce. Bien plus, disons à la louange du parti national qu'il comprenait clairement la nécessité d'une littérature, et qu'il ne méconnaissait pas l'utilité des inspirations venues de la Grèce : seulement il aurait fallu se garder, à l'entendre, de jeter le latin dans le moule hellénique. Imposer au peuple romain des œuvres forcées et maladroites, c'était faire tout autre chose que d'employer dans une juste mesure les riches semences du génie grec à la fécondation du sol de l'Italie. Un heureux instinct les guidant, et entraînés par l'élan de leur siècle, plus encore que par les lumières de quelques hommes, les Romains s'étaient dit que, puisque la patrie n'avait pas son trésor de créations poétiques des temps légendaires, il convenait de demander à l'histoire la matière et le progrès de la vie littéraire et intellectuelle. Rome était ce que n'était pas la Grèce, un *État*. *Nævius* avait conscience de la supériorité politique de Rome, lorsqu'il tenta audacieusement de transformer son histoire en une épopée nationale, ou de la porter sur le théâtre. La même pensée fit de Caton le créateur de la prose latine. Assu-

rément, lorsqu'ils osent mettre les rois et les consuls à la place des dieux et des héros mythologiques, ces grands hommes me rappellent les géants entassant les montagnes pour escalader le ciel ! Sans le monde des dieux, il n'y a plus ni épopée ni drame antique, et la poésie absente ne se remplace pas ! Caton vit mieux et plus modérément les choses ; et tenant pour perdue la partie des poètes, il la laissa à ses adversaires. Du reste, il se rappela les modèles légués par la vieille Rome, les poésies morales et géorgiques à la façon d'Appius ; et il s'essaya, lui aussi, dans le genre didactique et dans le vers national, sinon avec un plein succès, du moins avec le mérite d'une estimable et utile pensée. Comme prosateur, il marchait sur un terrain beaucoup plus favorable. Se consacrant à cette branche de l'art avec toutes les énergies de son multiple savoir, le vieux polygraphe a travaillé de ses mains, je le répète, à façonner la langue latine, et à en faire sortir l'instrument approprié désormais à la prose littéraire. Il se montra en cela vrai et bon Romain ; et son mérite est d'autant plus grand qu'il ne cherchait son public que dans le cercle restreint de la famille ; et que seul ou presque seul parmi ses contemporains, il marcha dans sa voie, à lui. Ainsi furent conçues ses *Origines*, ses *Harangues politiques* demeurées célèbres, et tous ses livres scientifiques. L'esprit exclusif d'une nationalité jalouse les inspire ; leur sujet est tout national. Mais qu'on ne croie pas que Caton s'y montre anti-hellène : loin de là, il obéit aussi pour le fond à l'influence littéraire de la Grèce : seulement son hellénisme est autre que celui de la nouvelle école. L'idée, le titre même de son œuvre principale sont empruntés aux « *Histoires des origines* (ἱστορίαι) » publiées chez les Grecs. J'en dirai autant de ses *Harangues* ; s'il se moquait d'Isocrate, il apprenait par cœur Thucydide et Démosthène. Il a déposé dans son *Encyclopédie* le fruit de ses recherches

dans l'œuvre scientifique de la littérature grecque. Et parmi toutes les entreprises de sa vie active et patriotique, j'oserais dire qu'il n'a rien fait de plus utile à son pays, ni de plus important par les résultats, que ces tentatives littéraires qu'il estimait pourtant assez peu, à l'en croire. Dans l'éloquence, dans les sciences, il a eu de nombreux et dignes successeurs : mais ses *Origines*, qui ne se peuvent guère comparer qu'aux compilations des *logographes*, n'ont eu ni un Hérodote ni un Thucydide qui soit venu après elles ! Il n'en a pas moins fondé une école : à dater de lui, comme par lui, les travaux littéraires associant l'étude des connaissances utiles à l'étude de l'histoire, sont devenus chez les Romains une honorable, que dis-je, la plus honorable des professions !

Jetons aussi un regard sur les arts architectoniques et plastiques. Constatons-le, d'abord, en ce qui touche les premiers : le luxe, encore à ses débuts, se fait moins remarquer dans les constructions publiques que dans les édifices privés. C'est seulement vers la fin de la période, au temps de la censure de Caton (570) qu'on ne se contente plus, à l'égard de celles-là, de satisfaire simplement aux nécessités communes : on se préoccupe aussi de la commodité générale ; on établit des *réservoirs* en pierre (*lacus*) approvisionnés par les aqueducs¹ (570) ; on élève des *portiques* (575, 580) ; on importe dans la ville les prétoires de justice et les salles des marchés d'Athènes, les *basiliques* (στοὰ βασιλειῶς). Le premier de ces bâtiments, assez semblable par sa destination à nos Bourses ou à nos bazars modernes, le portique des *Argentiers* ou le portique *Porcien* avait été élevé par Caton non loin de la curie (570). Il en fut bientôt construit d'autres, et l'on

L'architecture.

184 av. J.-C.

184.

179-174.

184

¹ [V. *Dict. de Rich.* v° *Lacus*. — Tit.-Liv., 39, 44. — Horat., *Satyr.*, 1, 4, 37.]

vit un jour disparaître toutes les échoppes qui garnissaient les deux côtés longs du *Forum*, pour faire place aux majestueuses colonnades des basiliques. C'est aussi au cours du VI^e siècle, au plus tard, que d'importants changements, effectués dans les habitations, atteignirent profondément toute l'économie de la vie domestique. On voit peu à peu l'*atrium* se séparer de la cour (*cavum aedium*); il y a désormais, un jardin avec son *péristyle* (*peristylum*), des pièces spéciales pour serrer les titres et archives (*tablinum*), des chapelles, des cuisines, des chambres à coucher¹. A l'intérieur, les colonnes deviennent d'un emploi usuel. Dans la cour et l'*atrium*, elles soutiennent la toiture ouverte au centre, et les galeries qui entourent le jardin (*peristylum*). Partout c'est la maison grecque qui est copiée ou imitée. Les matériaux sont encore de qualité ordinaire : « nos » ancêtres, » dit Varron, « habitaient des maisons de » briques : seulement, pour se garder de l'humidité, ils » construisaient un soubassement peu élevé en pierre. »

La plastique
et la peinture.

263 av. J.-C.

La plastique n'a laissé aucune trace : on sait seulement que les Romains modelaient en cire et en ronde bosse les effigies de leurs aïeux. Il est fait mention plus souvent de la peinture et des peintres. *Manius Valerius* avait fait peindre sur les murailles latérales de la salle du Sénat le tableau de la bataille gagnée par lui devant Messine en 491 (III, p. 47) sur les Carthaginois et sur Hiéron de Syracuse. C'est là la fresque historique la plus ancienne : beaucoup d'autres suivirent : elles furent à l'art plastique, ce que, peu de temps après, l'épopée et le drame romains ont été à la poésie. On trouve cités comme peintres : un certain *Théodote*, objet des moqueries de *Nævius*, qui,

¹ [V. *Dict. de Rich.*, vis *cavædium*, *peristylum*, *tablinum*, *triclīnium*, *cubicula*, *culīna*, etc., et surtout v^o *domus*].

« Barricadé derrière des toiles, assis dans le lieu » sacré, peignit des Lares folâtres, de son pinceau de » queue de bœuf : »¹

Marcus Pacuvius de Brindes, qui décora de ses peintures le temple d'Hercule, sur le *forum boarium* (c'est aussi lui qui dans sa vieillesse, s'est fait un nom comme imitateur des tragiques grecs); et *Marcus Plautius Lyco* (ou *Ludius*)², d'Asie Mineure (ou d'Étolie), qui orna le temple de Junon, à Ardée, et y reçut le droit de cité en récompense de ses beaux travaux. Ce qui paraît certain, c'est que l'art n'est encore que chose secondaire, c'est qu'il tient plutôt du métier, c'est que, bien plus que la poésie elle-même, il est resté dans la main des Grecs ou des quasi Grecs. Déjà cependant nous rencontrons dans les rangs de la haute société les premiers indices du dilettantisme futur : déjà les *collectionneurs* se montrent. On se prend à admirer les splendeurs des temples corinthiens et attiques, à regarder avec dédain les vieilles figures d'argile posées sur les toits des temples romains ; et *Lucius Paullus* lui-même, pourtant frère d'opinion de *Caton* bien plus que des *Scipions*, étudie et juge en connaisseur le Jupiter de *Phidias*. Après la reddition de Syracuse (542), *Marcus Marcellus*, le premier, enlève en

212 av. J.-C.

.....*Theodotum*

*Compiles, nuper qui aras Compitalibus
Sedens in cella, circumtectus tegetibus
Lares ludenteis peni pinxit bubulo.*

² Ce *Plautius* appartient bien à notre époque ou aux premiers temps de l'époque suivante (*Plin.*, *Hist. nat.*, 35, 10, 115). L'inscription placée au bas de ses tableaux était en hexamètres ; elle n'est donc pas plus ancienne qu'*Ennius*, et la collation du droit de citoyen d'Ardée est nécessairement d'une date antérieure à la guerre sociale, puisque Ardée y a perdu son autonomie. [Voici cette inscription :

*Dignis digna loco picturis condecoravit
Reginæ Junonis supremi conjugis templum
Marcus Ludius Helotas Ætolia oriundus,
Quem nunc et post semper ob artem hanc Ardea laudat.]*

masse ces trésors d'art, qui viendront successivement enrichir la capitale des dépouilles des villes grecques conquises : quelques hommes de l'ancienne souche s'élèvent bien contre ces pratiques : le vieil et austère *Quintus Maximus*, en entrant dans Tarente (545), défend de toucher aux colonnes des temples, et veut qu'on laisse aux Tarentins « leurs dieux irrités » : mais la mode l'emporte, et le pillage continue. Titus Flaminius (560), Marcus Fulvius Nobilior (567), tous deux représentants principaux de l'hellénisme, et, aussi bien qu'eux, Lucius Paullus (587), remplissent les édifices publics des productions du ciseau grec. Les Romains pressentent dès cette époque que le culte des arts et de la poésie constituent une partie essentielle de la civilisation grecque, ou mieux, de la civilisation moderne : mais, tandis que pour s'approprier la poésie, il leur manque la faculté et le génie poétiques, il leur semble du moins que dans le domaine des arts, l'étude et la réunion des chefs-d'œuvre pourront suffire. Aussi Rome aura-t-elle un jour une littérature artistique, alors que nul n'y tentera même de créer ou faire progresser un art pur romain ¹ !

¹ [Ici encore, M. Mommsen me paraît par trop sévère. V. sur ce point notamment Beulé, *Un préjugé sur l'art romain* (*Revue des Deux-Mondes*, 15 mars 1865).]

LIVRE QUATRIÈME

LA RÉVOLUTION